

Nous visitâmes tout ce qu'il y a de curieux. L'établissement se compose de plusieurs bâtimens séparés affectés à des destinations diverses ; qui pour la fonte du minerai, qui pour les moules en sable &c. Ici on voit des enfans occupés à pétrir le sable dans lequel coulera plus tard le minerai devenu liquide ; là plusieurs vigoureux cyclopes, haletans et à demi-nus présentent au feu d'énormes masses de fer, le retirent tout rouge pour le soumettre ensuite à un marteau, qui est mu par l'eau et qui le réduit en larges barres. Plus loin on est étourdi par les gémissements du grand soufflet, qui n'a cessé de gémit, nuit et jour, depuis plusieurs années. Je ne prétends point donner ici une description exacte et complète de toutes les parties de ce vaste établissement. Je ne suivrai pas le minerai dans toutes les transformations qu'il doit subir depuis le moment où il est tiré de l'énorme charriot qui l'a amené de trois lieues et plus, jusqu'à celui où il sort du moule sous la forme d'un chaudron, d'un soc de charrue ou d'un poêle. Bien persuadé que tous mes lecteurs ne pourront s'empêcher, après m'avoir lu, d'aller visiter eux-mêmes les forges, je suis assez bon pour leur laisser quelque chose de nouveau à voir. Bornons-nous donc à dire que tout cela est conduit, mis en mouvement par une centaine de personnes dont la plupart sont nés et mourront dans cette solitude.

Combien j'eus de plaisir à faire connaissance avec ces braves gens, à les interroger sur leurs travaux, sur leurs manières de vivre !... Le fait est que, tout plein d'idées bien noires, sur les usines et les manufactures, je m'attendais à ne trouver là que des gens misérables, que des êtres chétifs, à figure pâle et malade. Je fus heureusement trompé. Jamais je n'ai vu de population plus intéressante. On ne voit là que des hommes vigoureux ; et leurs mœurs, d'une simplicité antique, sont loin d'être grossières. Si vous pénétrez à travers cette couche épaisse de suie, vous apercevrez des figures animées des plus vives couleurs de la santé, et de la gaieté la plus franche. L'extérieur des maisons annonce l'aisance et la propreté.

De plus ils sont profondément religieux ; de temps-en-temps un prêtre des Trois-Rivières monte pour les instruire et pour prier avec eux. Ce jour là est une grande fête, impatientement attendue. On se rend en foule à la maison du propriétaire, ancien édifice élevé, dit-on, par les jésuites, qui ont passé par là comme partout ailleurs. Une chambre haute sert de chapelle. Dès la veille, les femmes l'ont ornée de leur mieux, mais, la plus belle décoration, c'est le pieux recouvrement de ces hommes simples et bons dont la vie s'écoule si paisible-

ment dans l'obscurité, et qui, dans leurs travaux, n'ont pas d'autres délassemens que leurs exercices religieux. J'aimerais bien à placer ici une belle réflexion sur la douce influence de la prière, mais je crains que vous ne m'accusiez de bavardage. Le seul chagrin peut-être, de ces braves gens est de ne pas avoir d'Eglise. Ils s'occupent beaucoup d'en bâtir une, et ils espèrent mener à bien leur projet.

La chapelle eut madernière visite. Je me trompe ! ne fallut-il pas aller voir, pour sacrifier à la coutume, je ne sais quelle source d'eau ferrugineuse, qui, en vertu de je ne sais quel gaz, a la propriété de s'enflammer à la surface. Le guide y jeta un morceau de papier, puis il y mit le feu, bien sûr de son coup. Le gaz ne brûla point ; le feu s'éteignit et nous eûmes de la fumée ! Je trouvai cela prodigieux ! Après cet exploit, je revins jouir de la généreuse hospitalité de Mr. T. C. bien résolu à m'embarquer le soir même, car, pour tout au monde, je n'aurais pas voulu m'exposer à l'ennui d'une journée passée dans la bonne ville.

Pratique. *O multos d'loio ti...* Arrangez-vous de manière à arriver le matin aux Trois-Rivières ; visitez les forges durant la journée ; reprenez le steam-boat le soir, et, si vous avez le bonheur de rencontrer des hôtes aussi aimables que ceux qui m'ont accueilli, vous n'avez point perdu votre temps

L'ABBÉ L. B.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit "

QUÉBEC, 26 Décembre 1850.

Noël figure parmi les plus gracieux souvenirs de notre enfance. Qui de nous ne se rappelle d'avoir été veir l'enfant Jésus lorsqu'il était petit ? qui de nous ne se rappelle la messe de minuit ? Le son des cloches au milieu des ténèbres, l'église avec ses ouvertures embrasées que l'on apercevait dans le lointain !... Aussi malgré la pompe avec laquelle se célèbre ici la fête de Noël, regrettons-nous toujours la solennité de notre paroisse.

Aujourd'hui, nous n'avons plus rien à envier à nos souvenirs ; pas même, est-il convenable de le dire ici ? pas même le réveillon. Depuis trois ans, on a mis le comble à nos vœux en nous accordant d'assister à la messe de minuit rendue plus belle encore par tous les sentimens qui se rattachent pour nous au lieu où nous l'entendons. Qui n'aurait été émue en voyant l'éclat dont resplendissait, hier, l'autel de notre mère ?

Un transparent représentant l'adoration des Bergers, éclairé de deux jets de gaz, formait le devant d'autel. Sur le premier degré du tabernacle, quatre chandeliers de cristal, ornés de prismes et surmontés

d'une conque de cristal dépoli, étaient placés entre les cierges ; deux autres semblables décoraient le second degré et deux autres plus petits éclairaient le berceau.

Un demi-cercle de cierges couronnait le piédestal de la statue de la Ste. Vierge, au devant et de chaque côté de laquelle étaient trois candélabres de vermeil, le premier à trois branches. A la hauteur de la statue, sur le fond de l'autel, deux grands miroirs reflétaient la lumière de vingt-cinq jets qui les entouraient en demi-cercle ; l'autel était éblouissant.

Le chœur accompagné de l'harmonium touché par un des jeunes Pfaiffer, a chanté plusieurs cantiques.

*A la messe du jour, le chœur a chanté la belle messe de M. Dessanne. S'il y a quelque chose de plus agréable que de surprendre les autres c'est de se surprendre soi-même ; c'est ce qui est arrivé à nos confrères. A l'exception de l'*Agnus Dei*, ils ont bien chanté toute la messe ; bien mieux surtout que ne semblaient le promettre les derniers exercices qu'ils ont eus.

Depuis près de trois ans, la Californie a été le point de mire d'une foule de personnes qui abandonnaient leur pays pour la terre aurifère. L'*auri sacra fames* s'était emparé de tous les esprits, et chaque jour était marqué par le départ de quelques vaisseaux conduisant des centaines de passagers sur ces rivages lointains. Il était si doux de rêver un avenir heureux, de se voir maître d'une immense fortune, et entouré de la considération que procure souvent la possession des richesses ! Par bonheur, cette fièvre se calme aujourd'hui ; on commence à comprendre que l'or coûte trop cher, quand il faut l'acquérir au prix de sa santé, de ses mœurs, de sa vie même.

Pour vous, lecteurs, vous savez assez qu'un sou, quand il est assuré vaut, mieux que cent en espérance, pour qu'il ne vienne à la pensée d'aucun de vous d'aller tenter la fortune en Californie. Mais il est bon de connaître un peu ce pays qui a tant occupé l'esprit public : veuillez bien nous y accompagner pendant quelques instants.

La Californie, située à l'ouest du Mexique, se divise en Californie ancienne et en Californie nouvelle. Ce pays appartient à la république Mexicaine, jusqu'en 1847, époque où les Etat-Unis s'en emparèrent, par le droit qu'a le loup sur l'agneau. En novembre 1849, M. Burnet fut appelé par la voix du peuple à remplir la charge de gouverneur de cette contrée ; et au dernier congrès de Washington, la Californie fut reconnue comme nouvel Etat de l'Union américaine. Le 19 octobre de cette année, a eu lieu la